

R A B I N D R A N A T H T A G O R E

QUATRE  
CHAPITRES

*Roman*

*Traduit du bengali par France Bhattacharya*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE ET D'UN LOUIS »  
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

## INTRODUCTION

*Quatre chapitres* est le dernier roman de Rabindranath Tagore (1861-1941), poète, romancier, nouvelliste, dramaturge et Prix Nobel de littérature. Il l'écrivit en 1934 alors qu'il était en voyage à Ceylan (aujourd'hui Sri Lanka). Il ne lui restait plus que quelques années à vivre, il avait soixante-treize ans. Il présenta, lui-même, ce livre comme le récit d'une histoire d'amour entre deux jeunes Bengalis, Atindra le garçon, et Ela, la fille. C'était là le thème unique du roman, selon son auteur.

Cette précision était rendue nécessaire à l'époque par les controverses que le livre suscita dès sa parution. L'Empire britannique dominait encore ce qu'on appelait « les Indes ». Certains lurent dans ce roman l'opposition de l'auteur à la présence anglaise et pensèrent qu'il serait interdit par le gouvernement colonial, ce qu'il ne fut pas. D'autres, beaucoup plus nombreux, furent outrés par la condamnation de la violence nationaliste qu'ils y trouvèrent. Pour une grande partie des lecteurs contemporains, il était impensable de critiquer les

Titre original : *Cāradyāy*  
© Zulma, 2005, pour la traduction française.

ISBN :  
978-2-84304-~~465~~-6

N° d'édition : ~~465~~  
Dépôt légal : ~~janvier~~ 2009  
Copyright © Zulma, 2009.

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumn  
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma et être régulièrement informé de nos parutions, n'hésitez pas à nous écrire ou à consulter notre site. [www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



patriotes. Tagore souhaite donc échapper à une lecture qui donnait beaucoup d'importance au cadre politique du roman et, dans la revue littéraire bengalie *Prabasi*, il écrivit une réponse à ceux qui lui reprochaient sa critique du mouvement révolutionnaire. Selon lui, les jugements portés sur ces nationalistes étaient ceux des personnages et n'étaient pas destinés à propager une quelconque philosophie politique ou morale. Lu par les autorités britanniques comme un appel à la lutte armée et par les nationalistes militants du Bengale comme une condamnation de la violence, ce roman de Tagore fut mal compris au moment de sa publication. Aujourd'hui encore, on peut s'étonner qu'à cet âge avancé le romancier ait donné de son temps à la rédaction d'un roman d'amour alors que son pays traversait une période très difficile de son histoire. Il faut se rappeler toutefois que *Quatre chapitres* n'est pas le seul récit d'une passion amoureuse que Tagore écrivit. L'évolution des rapports entre les hommes et les femmes dans la société bengalie en pleine mutation l'intéressait au plus haut point. Deux récits brefs et une pièce de théâtre, composés peu de temps auparavant, le prouvent.

Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, l'Inde, et le Bengale en particulier, étaient secoués par une agitation nationaliste qui ne se satisfaisait plus des pétitions et des discours de ses leaders modérés et

faisait confiance à des activistes prônant des actions violentes. Des jeunes gens éduqués, appartenant le plus souvent aux hautes castes, inspirés par l'exemple de Mazzini et des carbonari italiens, se groupaient en sociétés secrètes sous la conduite d'un chef charismatique. Ils se livraient à des meurtres de fonctionnaires anglais et de leurs collaborateurs indiens, ainsi qu'à des vols à main armée pour se procurer des fonds destinés à acheter des armes et des munitions. Ce nationalisme militant, comme on préfère l'appeler en Inde, apparut à la suite du premier partage du Bengale en 1905 et reprit après l'échec du mouvement de non-coopération mené par Gandhi dans les années vingt. Après quelques années d'interruption due à une sévère répression, il se poursuivit jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Si les provinces du Pendjab et du Maharashtra furent aussi concernées par cette agitation terroriste, le Bengale s'y livra avec passion.

Depuis le début, l'écrivain philosophe avait, qu'il le veuille ou non, des contacts avec des nationalistes militants. Sa propre nièce était étroitement impliquée dans cette mouvance, un de ses neveux fournissait des fonds pour des opérations terroristes. À la première édition de *Quatre chapitres*, Tagore avait mis en tête un texte dans lequel il évoquait une personnalité exceptionnelle qui avait soutenu les révolutionnaires. Il s'agissait de Brahmabandhab Upadhyay (1861-1907) qui avait aussi

participé à la fondation de l'école de Tagore, à Santiniketan, se disait catholique en même temps qu'hindou, et mourut alors qu'il était en cours de jugement pour sédition. Le poète écrivait que Upadhyay avait pris congé de lui à la fin de sa vie en disant à propos de ses activités politiques : « Je suis tombé bien bas. » Réalisant que ce rappel n'était pas sans risque, l'auteur de *Quatre chapitres* supprima ce texte par la suite. Il n'est pas du tout exclu, toutefois, que Tagore ait pensé à lui lorsqu'il a brossé le portrait d'Indranath, le chef révolutionnaire.

Mais lorsqu'il écrivit son roman un des leaders les plus respectés de cette dernière période d'attentats et de vols à main armée était Surya Sen (1894-1934). Tagore s'est-il quelque peu inspiré de cette figure emblématique du nationalisme révolutionnaire bengali pour créer le personnage d'Indranath, ce n'est pas impossible non plus. Le romancier a voulu donner à ce chef d'une cellule terroriste une dimension exceptionnelle. Savant éminent, polyglotte, connaisseur de l'Europe, Indranath est à tous égards hors du commun. Surya Sen n'avait pas reçu une éducation comparable. Originaire d'un village de la région de Chittagong, il avait obtenu un poste de professeur d'anglais dans un lycée de cette ville. Il put ainsi exercer une très grande influence sur les jeunes garçons, ses élèves. Il était connu sous le nom de *Masterda*, et Indranath, dans

le roman, est appelé *Master Mashay* ! Surya Sen croyait en l'usage de la force pour chasser les Anglais de l'Inde, il n'avait aucune confiance dans la pratique gandhienne de la non-violence qui était en train de s'imposer au plan national. Très vite, il se procura des armes en organisant un raid sur les fonds de la compagnie de chemins de fer reliant le Bengale à l'Assam. Emprisonné à plusieurs reprises, il passa des années sous les verrous. En 1930, sous sa direction, un groupe de jeunes gens, appartenant à son Armée républicaine de Chittagong, attaqua plusieurs services du gouvernement dans cette ville, réussissant pendant quelques jours à la déclarer indépendante. En 1932, Surya Sen envoya des membres de son groupe, conduit par une jeune fille, attaquer le club où se réunissaient les Britanniques, dans les environs de Chittagong. Un certain nombre d'Anglais furent tués, et la jeune fille se suicida. On trouva dans sa poche un message appelant les femmes de l'Inde à la révolte. Au début de l'année suivante, Surya Sen, trahi par un des siens, fut arrêté et pendu le 12 janvier 1934. Tagore écrivit *Quatre chapitres* pendant l'été de la même année. Peut-être que le rappel de ces faits éclaire un peu les circonstances et l'esprit du roman.

Tagore, par la bouche de son jeune héros, Atindra, portait un jugement très sévère sur la violence qu'exerçaient ces patriotes. Cette condamnation venait à un moment particulièrement

délicat, l'exécution de Surya Sen étant encore très présente dans les mémoires. Un ancien prisonnier des geôles britanniques exprima plus tard son étonnement et sa douleur devant les opinions exprimées par le héros, Atindra : « Comment notre Rabindranath avait-il pu écrire un roman pareil, à un tel moment?... Nous étions tous surpris et blessés, nous demandant comment Rabindranath avait pu représenter nos efforts révolutionnaires au Bengale et le personnage du révolutionnaire si légèrement... sous la forme d'une bavarde histoire d'amour ? »

L'auteur, conscient de l'incompréhension de beaucoup de Bengalis nationalistes, invoqua l'autonomie de la création artistique par rapport à l'histoire nationale. Mais il est évident que le point de vue exprimé par le personnage d'Atindra reprend celui que Tagore a maintes fois énoncé ailleurs et qui représente dans une très large mesure sa pensée. Pour lui, la fin ne justifie en aucun cas les moyens. Le respect de soi-même et d'autrui interdit la démarche du terroriste qui tue des innocents et vole des faibles. Le personnage d'Indranath, leader du groupe, peint avec une grande finesse, n'est pas un gourou auquel on puisse faire confiance. Avec son orgueil démesuré, son côté manipulateur, sa grande intelligence, son cynisme et son peu de respect pour la liberté d'autrui, il rappelle plusieurs dangereux meneurs d'hommes plus proches de nous.

Isolé en un Bengale qui avait le culte de la force et

vénérait l'énergie cosmique sous la forme de la Déesse, la *Shakti*, Tagore ne cessa pas pour autant de refuser l'outrance nationaliste et de plaider pour l'harmonie entre l'Orient et l'Occident, tout en rejetant la colonisation. Il pensait que l'usage incontrôlé de la violence était opposé au génie propre de l'Inde. Il admirait Gandhi et sa démarche non-violente, même s'il s'opposait à lui sur certains points : son appel au sentiment religieux hindou et sa vision antimoderniste, par exemple.

*Quatre chapitres* se présente comme une histoire d'amour qui s'exprime dans une langue poétique et lyrique, parfois non dénuée d'ambiguïté. Tagore a fait d'Atindra un poète, ce qui justifie le langage très imagé qu'il lui fait tenir. Mais la prédominance des dialogues permet aussi de lire le roman comme une tragédie en quatre actes. Tagore était un expérimentateur de formes et, surtout vers la fin de sa vie, il n'hésitait pas à mélanger les genres. Il fut le premier à introduire en bengali le poème en prose.

On peut s'étonner que *Quatre chapitres* ait attendu si longtemps avant d'être traduit en français. L'engouement des années 1913-1920 pour le poète de *l'Offrande lyrique*, Prix Nobel de littérature, n'avait pas résisté au passage du temps. Les admirateurs de Tagore lui restèrent toujours fidèles, mais le grand public perdit beaucoup de sa curiosité pour cette œuvre dont il ne put connaître ni l'immensité ni la variété. Il est temps de relire

aujourd'hui ses grands romans *Gora* et *la Maison et le Monde*, et de découvrir *Quatre chapitres*. À eux trois, ils permettent de saisir la complexité de la vie intellectuelle et politique du Bengale tout au long de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Les questions qu'ils soulèvent : la quête de l'identité et l'ouverture à « l'étranger », la place et le rôle de la femme dans la société et, enfin, les ratés de l'idéal révolutionnaire, qu'il soit nationaliste ou religieux, sont plus que jamais d'actualité. Tagore y donne la preuve de son amour pour l'humanité, sa hauteur de vue et son intelligence.

FRANCE BHATTACHARYA

PROLOGUE

—

Ela se souvenait que les premières années de sa vie s'étaient passées dans la révolte. Sa mère, Mayamoyi, avait des idées fixes et était incapable de se conduire sur la voie royale du bon sens et de la raison. Les sautes incontrôlées de son humeur extravagante jetaient le trouble dans sa famille. Elle régénait tout sans aucune justice et soupçonnait à tort son entourage. Lorsque sa fille refusait de se reconnaître coupable, elle rétorquait vivement : « Tu mens ! » Pourtant, le souci de la vérité confinait au vice chez sa fille. Aussi, était-ce elle que sa mère punissait le plus souvent. Ela y gagna une opposition farouche à toute forme d'injustice. Sa mère y voyait un comportement radicalement contraire à la morale féminine.

Depuis son enfance, Ela avait compris que la faiblesse était le véhicule principal de l'oppression. Dans leur foyer, ceux qui avaient permis à sa mère d'exercer une autorité aveugle et sans entraves, et étaient responsables de l'atmosphère délétère de la

maison, étaient précisément ceux qui, logés et nourris chez eux, étaient enfermés sans recours possible dans le cercle étroit de la faveur d'autrui. Réagissant à cette situation malsaine, Ela, depuis son jeune âge, ressentait un irrépressible désir d'indépendance.

Le père d'Ela, Naresh Dasgupta, était diplômé en psychologie d'une université anglaise. Son jugement scientifique était pénétrant et, comme enseignant, il jouissait d'une excellente réputation. S'il avait accepté un poste dans un collège universitaire privé d'une ville de province, c'est parce qu'il y était né, qu'il était peu avide de réussite matérielle et aussi parce qu'il manquait de savoir-faire dans la recherche d'un emploi. Malgré de nombreuses expériences malheureuses, il ne s'était jamais départi d'une confiance excessive et mal placée qui lui portait préjudice. La gratitude de ceux qui obtiennent de l'aide aisément, ou grâce à la supercherie, est la plus dénuée de compassion qui soit. Lorsqu'il s'en rendait compte, il acceptait ce fait facilement, ne s'en plaignant ni en parole ni en pensée et y voyant une donnée fondamentale de la psychologie humaine. Son épouse ne lui pardonna jamais son manque du sens des réalités et pas un jour ne se passait sans qu'elle le lui reprochât. Elle ne parvenait pas du tout à oublier la cause de son mécontentement, même si elle était fort ancienne, et ne permettait pas à la plaie de se guérir, la

ravivant par des piqûres acérées. Voyant que son père, si confiant et si généreux, était constamment trompé et souffrait, Ela éprouvait pour lui une tendresse toujours blessée, semblable à celle d'une mère pour un enfant déraisonnable. Ce qui la faisait le plus souffrir c'était d'entendre sa mère insinuer lors de leurs disputes qu'elle était plus intelligente que lui. Dans bien des occasions, Ela l'avait vue manquer de respect envers son époux, et elle avait mouillé de larmes son oreiller, la nuit, dans une colère impuissante. Bien souvent, au fond de son cœur, Ela n'avait pu s'empêcher de blâmer son père pour sa patience excessive qu'elle jugeait coupable.

Un jour, très fâchée, elle lui avait dit :

« Ce n'est pas bien de supporter ainsi le mal sans rien dire.

— Aller contre son tempérament, c'est comme essayer de refroidir du métal brûlant en passant la main dessus, cela montre du courage mais ne sert à rien.

— Rester silencieux sert encore moins », répondit Ela en s'éloignant rapidement.

Par ailleurs, Ela se rendait compte que ceux de sa maisonnée qui savaient se concilier les bonnes grâces de sa mère étaient responsables, par leurs intrigues, de cruelles injustices envers des innocents. Elle ne le supportait pas. Tout excitée, elle présentait les preuves de la vérité à la juge qu'était sa mère. Mais la vanité de cette dominatrice lui faisait



prendre une preuve irréfutable pour une intolérable impertinence. Comme l'eût fait un coup de vent favorable, cela n'aidait pas le bateau de la justice à avancer mais, au contraire, le couchait sur le flanc.

Un autre malaise encore affectait la vie de cette famille et blessait continuellement Ela. C'était la manie de pureté rituelle de sa mère. Un jour, Ela avait déroulé par terre une natte pour y faire asseoir un visiteur musulman. Sa mère avait ensuite jeté cette natte, ce qu'elle n'aurait pas fait s'il s'était agi d'un tapis de coton. La jeune fille aimait la discussion, elle ne pouvait pas s'empêcher de se livrer à cet exercice.

« Pour quelle raison les femmes attachent-elles tant d'importance à ces histoires de "toucher ou ne pas toucher, manger ou ne pas manger", de prendre sans cesse des bains et d'observer des règles strictes ? avait-elle un jour demandé à son père. Le cœur n'a pas de place dans tout cela ; au contraire, c'est de l'hostilité. Il s'agit seulement d'obéir aveuglément, comme une machine.

— Depuis des millénaires on a mis des menottes à l'intelligence des femmes. Elles doivent obéir et ne pas poser de questions. Elles sont alors récompensées par des pourboires de la part des maîtres de la société. Plus leur obéissance est aveugle, plus son prix en est élevé aux yeux de leurs seigneurs. Il en va de même pour les hommes efféminés », avait

répondu le père psychologue.

Ela n'avait pu s'empêcher d'interroger sa mère à propos de ces usages qu'elle jugeait stupides et, chaque fois, elle n'avait reçu que des réprimandes en réponse. Ces constantes rebuffades avaient fait pencher Ela du côté de la désobéissance.

Naresh se rendit compte que toutes ces querelles domestiques nuisaient à la santé de sa fille, et cela lui fut très pénible. À la même époque, Ela, profondément blessée par une injustice particulière, vint trouver son père. « Papa, lui dit-elle, mets-moi en pension à Calcutta. »

La proposition était douloureuse pour tous les deux, mais le père comprit la situation et, mal-gré les tempêtes soulevées par Mayamoyi, son épouse, il envoya Ela étudier au loin. Il demeura seul, absorbé par la recherche et l'enseignement, au sein d'un foyer d'où la tendresse était absente.

« Si tu veux faire de ta fille une personne anglicisée en l'envoyant à la ville, libre à toi, mais ta petite chérie souffrira quand elle sera dans sa belle-famille. Ne viens pas alors me faire de reproches ! »

Ce n'était pas la première fois que la mère d'Ela avait exprimé cette crainte en voyant les signes fâcheux d'indépendance, caractéristiques de l'âge *Kali*, dans la conduite de sa fille. Persuadée qu'Ela ne pouvait manquer de déplaire profondément à sa future belle-mère, elle manifestait par avance sa sympathie envers cette maîtresse de maison ima-

ginaire. Ela en retira la ferme conviction que, pour se préparer au mariage, les jeunes filles devaient estropier leur dignité et paralyser leur sens moral.

La mère d'Ela mourut lorsque celle-ci entra au collège universitaire, après avoir passé l'examen de fin d'études secondaires. Naresh avait essayé de faire accepter à sa fille l'une ou l'autre des propositions de mariage qui lui avaient été faites de temps en temps. Ela était d'une beauté radieuse, et les prétendants ne manquaient pas. Mais son opposition au mariage était devenue pour elle un principe immuable. Quand la jeune fille eut passé tous ses examens, le père mourut, la laissant encore célibataire.

Naresh avait un frère cadet, appelé Suresh, qu'il avait élevé et dont il avait payé les frais d'éducation. Il l'avait envoyé passer deux ans en Angleterre et avait dû pour cela supporter les reproches de sa femme et s'endetter auprès d'usuriers. Suresh, à la mort de son aîné, était un haut fonctionnaire des postes, appelé à se déplacer d'une région à l'autre pour son travail. La garde d'Ela lui échut, et il s'en acquitta avec beaucoup de soin.

L'épouse de Suresh se nommait Madhavi. Sa famille avait coutume de ne donner aux filles qu'une instruction modeste et, dans le cas de Madhavi, elle était même inférieure à la moyenne. Quand son époux obtint un poste important à son retour d'Angleterre et qu'il eut à faire des tournées

lointaines, Madhavi fut obligée d'entretenir des relations avec des personnes de milieux divers. Après quelques jours de pratique, elle s'habitua à observer le code de politesse occidental lors des invitations et des soirées. Elle réussit même à compenser par des rires, à bon ou à mauvais escient, l'indigence de son anglais lorsqu'elle allait dans les clubs des Blancs.

Suresh était en poste dans une grande ville de province quand Ela rejoignit son foyer. Son oncle s'enorgueillit de sa beauté, de ses qualités et de son savoir. Il brûla du désir de présenter Ela à ses connaissances indiennes et anglaises, à ses supérieurs et à ses collaborateurs dans diverses occasions. Ela, grâce à son intuition féminine, n'eut pas de mal à comprendre qu'il n'en sortirait rien de bon. Madhavi prétendit qu'elle en était soulagée. Elle disait parfois :

« Quel soulagement ! Pourquoi serais-je chargée du fardeau de maintenir des relations sociales à la mode anglaise ? Je ne possède ni savoir ni intelligence. »

Voyant la tournure que prenaient les choses, Ela édifia autour d'elle comme le mur d'un gynécée. Avec un enthousiasme débordant, elle se chargea de l'éducation de Surama, la fille de son oncle. Elle employa le reste de son temps à écrire une thèse qui comparait des poèmes médiévaux bengalis, appelés *mangalkavya*, avec l'œuvre de Chaucer. Suresh en

fut ravi et fit courir la nouvelle tout autour de lui. Un rictus aux lèvres, Madhavi déclara seulement : « Que de bruit pour rien ! »

Puis, s'adressant à son mari, elle ajouta :

« Tu as brusquement confié à Ela le soin de donner des cours à Surama, mais Adhar, son tuteur, de quelle faute s'est-il rendu coupable ? Quoi que tu en dises, moi... »

Suresh fut très surpris :

« Mais que dis-tu là ? Comment peux-tu mettre sur le même pied Ela et Adhar !

— Ce n'est pas en apprenant par cœur un ou deux aide-mémoire et en passant des examens que l'on acquiert du savoir », rétorqua Madhavi en haussant les épaules, avant de quitter la pièce.

Il y avait une chose qu'elle n'osa même pas dire à son mari :

« Surama va sur ses quatorze ans. Sinon aujourd'hui, du moins demain, nous devons écumer le pays pour lui trouver un mari. Si Ela se trouve alors à ses côtés... les garçons sont tellement fascinés par les peaux claires... Ils ne savent pas en quoi consiste la vraie beauté ! »

Elle poussa un soupir en se disant qu'il était inutile de lui faire part de ses réflexions, les hommes ne comprenant rien aux problèmes domestiques.

La tante s'efforça donc de marier Ela le plus vite possible. Elle n'eut pas à se donner beaucoup de mal, car de bons prétendants se présentèrent d'eux-

mêmes, des prétendants que Madhavi aurait été ravie de saisir au vol pour leur faire épouser sa propre fille. Et pourtant, Ela les renvoya tous, l'un après l'autre, en les décourageant.

Suresh était inquiet devant l'obstination déraisonnable de sa nièce ; quant à la tante, son impatience ne faisait que croître. Suresh savait que c'était une faute grave pour une fille bengalie de rejeter un bon prétendant quand elle était en âge de se marier. À cause de cela, il commença à craindre toutes sortes de problèmes et fut pénétré du sens de ses responsabilités. Ela comprit clairement que l'affection que lui portait son oncle allait devenir une source de difficultés dans le foyer.

Ce fut à cette époque qu'Indranath arriva dans la ville. Les étudiants de la région lui accordaient le respect dû à un empereur. Sa personnalité était extrêmement forte, et il avait acquis une immense réputation de savoir. Il fut invité, un jour, chez Suresh. Ela, profitant de l'occasion et venant le trouver sans hésitation bien que ne le connaissant pas, lui demanda :

« Ne pourriez-vous pas me confier une tâche à vos côtés ? »

Cette requête n'était plus, à l'époque, tellement extraordinaire mais Indranath fut frappé du rayonnement de la jeune fille.

« On vient d'ouvrir une école secondaire pour les filles à Calcutta, répondit-il. Narayani High

School. Je peux te proposer le poste de directrice. Es-tu prête à l'accepter ?

— J'y suis prête si vous me faites confiance. »

Indranath posa son regard lumineux sur le visage d'Ela.

« Je connais les hommes, dit-il. Je n'hésite pas un seul instant à t'accorder ma confiance. Dès que je t'ai vue, j'ai compris que tu étais une messagère de l'Âge Nouveau, il y a en toi l'appel du renouveau. »

À ces mots, le cœur d'Ela se mit à battre.

« Vos paroles me font peur, dit-elle. Ne vous méprenez pas sur mon compte en me faisant meilleure que je ne suis. Je me briserai en efforts impossibles pour me hausser à la hauteur de votre estime. Dans la limite de mes forces, je serai fidèle à votre idéal autant que possible, mais je ne pourrai pas jouer la comédie.

— Tu devras promettre de ne jamais t'engager dans les liens de la famille, dit Indranath. Tu n'appartiens plus à ta société, mais à ton pays tout entier. »

Ela redressa la tête et dit :

« Je le promets. »

L'oncle s'adressa à Ela qui était sur le point de partir :

« Je ne te parlerai jamais plus de mariage, lui dit-il. Reste ici auprès de moi. Pourquoi n'ouvrirais-tu pas, ici même, une classe pour les filles du voisinage ? »

La bêtise de l'oncle trop aimant irrita la tante :

« Elle est assez grande, dit-elle. Elle veut se prendre en main, qu'elle le fasse ! Pourquoi veux-tu te mettre en travers et l'en empêcher ? Quoi que tu puisses en penser, je te dis, moi, que je refuse de me faire du souci pour elle. »

Ela affirma avec force :

« J'ai trouvé du travail et je vais aller le faire ! »

Elle partit travailler.

Cinq années se sont écoulées depuis les événements racontés dans ce prologue, et cette histoire est déjà bien avancée.

CHAPITRE PREMIER

—

Le décor était un débit de thé. Dans une petite pièce, juste à côté, on vendait des manuels scolaires, des livres d'occasion pour la plupart. On y trouvait aussi quelques traductions en anglais de nouvelles et de pièces de théâtre européennes modernes. Les étudiants peu argentés les parcouraient sur place, puis s'en allaient. Le marchand n'y voyait aucun mal. Le propriétaire de l'échoppe, Kanai Gupta, était un ancien sous-inspecteur de police, maintenant à la retraite.

Le devant de la boutique donnait sur la grand-rue et une ruelle passait à sa gauche. Pour une part, la salle avait été partagée par un rideau de jute déchiré, afin de permettre une certaine tranquillité à ceux qui voulaient boire leur thé en privé. Ce jour-là, derrière le rideau, on devinait des signes évidents de préparatifs. L'absence d'un nombre suffisant de tabourets avait été compensée par l'apport de caisses de thé portant le nom d'une marque de Darjeeling. Une grande disparité se

remarquait aussi dans les tasses : quelques-unes étaient en émail bleu et d'autres en faïence blanche. Sur la table, dans un pot à lait sans anse, on avait disposé un bouquet.

Il était près de trois heures. Les garçons avaient fixé à Ela l'heure du rendez-vous à deux heures et demie précises. Il ne fallait pas qu'elle eût une seule minute de retard. L'heure de l'invitation était inhabituelle mais c'était l'unique moment où la boutique était vide. La foule des assoiffés de thé ne se rassemblait qu'à partir de quatre heures et demie. Ela était arrivée à l'heure, cependant pas un garçon n'était en vue. Assise toute seule, elle se demandait si elle ne s'était pas trompée de jour. L'arrivée imprévue d'Indranath la fit sursauter. Sa venue dans un endroit pareil était inimaginable.

Indranath avait longtemps vécu en Europe. Il y avait gagné une excellente réputation de scientifique et était tout à fait qualifié pour obtenir un poste important. Les lettres de recommandation de ses professeurs européens étaient très louangeuses. Toutefois, pendant son séjour en Europe, il avait rencontré un Indien qui avait mauvaise réputation en politique. De retour au pays, il dut en payer le prix dans tout ce qu'il entreprit. Finalement, la recommandation spéciale d'un éminent professeur anglais lui permit d'obtenir un poste d'enseignant, mais sous la direction d'un incapable dont l'incompétence s'accompagnait d'une terrible

jalousie. Les efforts d'Indranath pour faire de la recherche furent à chaque pas contrés par des obstacles mis sur son chemin par son supérieur. En fin de compte, il fut obligé d'accepter une mutation dans un endroit où il n'y avait pas de laboratoire. Il comprit que, dans ce pays, la voie qui menait au sommet lui serait à jamais fermée. Il ne pouvait pas accepter la perspective fâcheuse de devoir faire tourner la roue d'une carrière d'enseignant bien routinière et de quitter finalement la vie après avoir joui quelques années d'une modeste pension. Il était convaincu que dans n'importe quel autre pays la force de se tailler une réputation ne lui aurait pas manqué.

Un beau jour, Indranath avait ouvert un cours privé où il enseignait le français et l'allemand. De plus, il se chargeait d'aider les étudiants du collège universitaire en botanique et en géologie. Peu à peu, sous couvert de cette petite entreprise, les racines tortueuses d'une société secrète avaient poussé très loin en passant par les cours des prisons.

« Tiens, Ela, toi ici ? demanda Indranath.

— Vous leur avez défendu de venir me voir chez moi, ils m'ont donc fait venir ici.

— J'ai été prévenu et je leur ai donné une tâche importante à accomplir ailleurs. Je viens te présenter leurs excuses, et je paierai aussi la note.

— Pourquoi avez-vous annulé l'invitation qui m'avait été faite ?

— Pour qu'on ne sache pas que vous êtes proches, toi et ces garçons. Demain, tu t'apercevras que j'ai envoyé à un journal un article portant ta signature.

— C'est vous qui l'avez écrit ? Vous ne pouvez pas vous servir de noms d'emprunt. Personne ne croira que c'est de ma plume.

— C'est écrit avec naïveté et maladresse, mais on y trouve de bons conseils.

— Par exemple ?

— Je te fais écrire que les jeunes gens vont porter un coup fatal à notre pays en voulant le réveiller de son sommeil prématurément. Tu y lances un appel pathétique aux femmes du Bengale pour qu'elles calment ces malheureuses têtes brûlées. Tu dis que des reproches venus de loin ne parviendraient pas jusqu'à leurs oreilles. Il faudra aller jusqu'à eux, là où se trouve le siège de leur folie. Les gouvernants peuvent avoir des soupçons, tant pis ! Tu écris encore que les femmes sont de la race des mères. Si elles peuvent sauver ces jeunes, même en prenant sur elles la punition qu'ils méritent, cette mort sera pleinement justifiée. Depuis quelque temps, tu ne cesses de répéter : vous êtes de la race des mères, j'ai donc placé cette phrase au beau milieu de l'article et je l'ai trempée dans l'eau salée. Elle fera venir des larmes aux yeux des lecteurs qui aiment leurs mères. Si tu étais un homme, je ne serais pas étonné que tu reçoives du gouvernement le titre de *Rai Bahadur*.

— Je ne dirais pas que ce que vous avez écrit ne peut pas du tout être de ma plume. J'aime ces garçons terribles – où trouver leur pareil ? J'ai autrefois étudié à l'université avec eux. Au début, ils écrivaient des bêtises à mon propos sur le tableau noir. Ils m'appelaient “petite cardamome, *choto elatch*”, derrière mon dos et ensuite ils contemplaient le ciel comme si de rien n'était. Mon amie Indrani étudiait en quatrième année, ils l'appelaient “grosse cardamome” parce qu'elle était un peu ronde et que son teint n'était pas clair. Beaucoup de filles se seraient fâchées pour de tels désagréments, mais, moi, je prenais la défense de ces garçons. Je savais que nous leur paraissions bizarres et, qu'à cause de cela, ils étaient dans la confusion. Cela pouvait parfois donner lieu à quelque chose de détestable mais qui n'était pas dans leur nature. Quand ils se sont habitués à nous, leur ton est devenu aisé et naturel. “Petite cardamome” est devenue Ela-di, grande sœur Ela. Parfois même, il y a eu de la douceur dans leur façon de me parler, et pourquoi pas ? Cela ne m'a jamais fait peur. Mon expérience m'a montré que les filles n'avaient aucun problème avec les garçons à condition que, consciemment ou pas, elles ne les provoquent pas à se mettre en chasse. Ensuite, je me suis aperçue que les meilleurs d'entre eux sont ceux qui n'ont aucune bassesse et qui croient qu'il y va de la dignité d'un homme de respecter les femmes...